

Avant-propos

Didier Méhu, Néri de Barros Almeida et Marcelo Cândido da Silva

Le présent ouvrage est le résultat d'un colloque organisé par le Laboratório de Estudos Medievais (LEME) à l'université de São Paulo du 7 au 9 mai 2008¹. À l'heure où un peu partout dans le monde les médiévistes s'interrogent sur le devenir de leur métier, cette rencontre pourra apparaître comme un fait de mode. Bien conscients que nous participons d'un mouvement général, nous avons souhaité donner à notre manifestation une orientation originale, à savoir une réflexion transcontinentale dont le noyau provient de chercheurs qui ne se trouvent pas dans des pays où les études médiévales constituent un domaine essentiel et classique de la science historique. Les organisateurs de la rencontre enseignent et mènent leurs recherches soit au Brésil, pour deux d'entre eux, soit au Canada pour le troisième ; pays dans lesquels la médiévis-tique est jeune – quarante ans tout au plus pour le Brésil² – et somme toute peu représentée parmi les disciplines enseignées au sein de l'Université malgré l'existence, au Canada, de pôles reconnus internationalement, mais isolés³. Le projet a été élaboré par les trois organisateurs à partir de la fin de l'année 2005 et il a véritablement été mis en forme à la fin de l'année 2006, date à laquelle une lettre d'intention a été envoyée à une quinzaine de chercheurs

1. Le colloque a été financé conjointement par la Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado de São Paulo (Fondation de soutien à la recherche de l'État de São Paulo), la Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior (Coordination pour le perfectionnement personnel de niveau supérieur), le Fonds québécois de recherche sur la société et la culture et le consulat de France au Brésil.

2. Marcelo CÂNDIDO DA SILVA, « Les études en Histoire médiévale au Brésil : bilan et perspectives », <http://ciham.ish-lyon.cnrs.fr/Brazil.html>, dernière mise à jour juin 2006 ; Wanessa Colares ASFORA, Eduardo Henrik AUBERT et Gabriel DE CARVALHO GODOY CASTANHO, « L'histoire médiévale au Brésil. Structure d'un champ disciplinaire », dans *Le Moyen Âge vu d'ailleurs : voix croisées d'Amérique latine et d'Europe*, dir. E. MAGNANI, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2010, p. 53-113, et l'article de Néri de BARROS ALMEIDA dans le présent volume.

3. Marc POTTER et Yves GINGRAS, « Des "études" médiévales à "l'histoire" médiévale : l'essor d'une spécialité dans les universités québécoises francophones », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation*, 18, 1 (2006), p. 27-49.

en Argentine, au Brésil, au Canada, aux États-Unis, en France et en Israël. La teneur principale de la lettre était la suivante :

Pourquoi étudier le Moyen Âge au XXI^e siècle ? La question est délicate. Bien sûr, il ne s'agit pas de l'entendre sur le mode de l'autoréflexion psychologique ou psychanalytique qui consisterait à examiner les états d'âme des médiévistes (et ils seraient sans doute nombreux). Il s'agit de poser la question en termes intellectuels, institutionnels et sociaux, sachant que nous sommes des professeurs et des fonctionnaires de l'État. Il importe alors de s'interroger sur les fonctions des études médiévales dans l'éducation scolaire et universitaire, sur leur place dans la dynamique des sciences sociales, et sur leur rôle dans la société occidentale contemporaine.

La pertinence d'un tel questionnement nous semble justifiée par la situation actuelle. D'une part, en effet, le Moyen Âge est l'objet de très nombreuses célébrations collectives dont les initiatives sont tout autant privées que publiques, et ce à l'échelle du monde occidental : films, spectacles, romans, fêtes médiévales, boutiques et restaurants, sites Internet et jeux de rôle... D'autre part, la présence des études médiévales au sein de la formation des enseignants, comme l'existence d'un corps de médiévistes soigneusement formé font l'objet de remises en cause qui sont fondées, de manière latente ou officielle, sur l'idée de l'inutilité des études médiévales dans la société contemporaine. D'autre part encore, et de manière apparemment contradictoire, l'étude de la civilisation médiévale est considérée sous un angle utilitariste, pour préciser les racines de la civilisation occidentale contemporaine.

À l'heure où ces attitudes sont admises au sein même du monde universitaire, il est important d'y réfléchir, ne serait-ce que pour être conscient de leurs présupposés et de leurs conséquences intellectuelles, institutionnelles et sociales. Il est clair, par exemple, que les célébrations médiévales ne sont jamais anodines. Elles naviguent entre la relégation de la civilisation médiévale dans un au-delà mythique et irrationnel, le positionnement de celle-ci dans la protohistoire de la société capitaliste contemporaine ou dans un âge d'or du communautarisme aux relents nostalgiques. Il est tout aussi frappant de constater que les idées de l'inutilité des études médiévales ou de leur justification utilitariste vont de pair avec les accélérations de l'uniformisation culturelle et sociale dans le monde occidental depuis les années 1990. N'y aurait-il pas là des connexions qu'il serait utile de mettre au jour ?

La collaboration entre les médiévistes français, brésiliens et argentins, qui a été encouragée récemment par les initiatives d'Eliana Magnani⁴, était

4. Sous le titre *Le Moyen Âge vu d'ailleurs*, Eliana Magnani a organisé quatre rencontres entre des médiévistes européens et latino-américains entre 2002 et 2006. Eliana MAGNANI, « Le Moyen Âge vu d'ailleurs », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* [en ligne], 13, 2009, mis en ligne le 15 septembre 2009, consulté le 20 avril 2010, <http://cem.revues.org/index11247.html> ; Le

en filigrane de nos travaux, même s'il ne s'agissait plus de faire connaître des historiographies étrangères l'une à l'autre, mais d'entamer une réflexion conjointe sur les enjeux du métier de médiéviste. En juin 2007, le 38^e congrès annuel de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public de France (SHMESP) a été intitulé *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle*⁵. Nos deux initiatives n'ont pas été concertées et si plusieurs d'entre nous ont participé aux deux rencontres, les objectifs en étaient différents puisque notre intention était moins de dresser un état des modalités du faire de l'histoire médiévale aujourd'hui que de réfléchir à sa place dans la société actuelle. Le choix que nous avons fait des Publications de la Sorbonne, qui accueillent les Actes des congrès annuels de la SHMESP, souligne la complémentarité des deux démarches.

Tous les chercheurs que nous avons sollicités n'ont pas répondu à l'appel ou n'ont pas toujours pu se joindre à nous ; nous déplorons ainsi l'absence de représentant de l'Argentine et des États-Unis. En outre, deux contributions présentées à l'oral n'ont pas été retenues pour la publication car elles s'intégraient mal dans le questionnement soumis aux participants.

Le choix des collaborateurs a dépendu largement de leurs positionnements respectifs dans le champ scientifique, en particulier des relations qu'ils entretenaient ou avaient entretenues avec l'institution universitaire d'Amérique latine⁶. Nous avons également souhaité rassembler des auteurs qui n'hésitent pas à placer leur réflexion, voire leur action, sur un plan résolument politique et non consensuel⁷. Cette condition indispensable à l'avancée du débat

Moyen Âge vu d'ailleurs : voix croisées d'Amérique latine et d'Europe, *op. cit.* On retiendra également l'enquête collective initiée par E. MAGNANI, « Être historien du Moyen Âge en Amérique latine au début du XXI^e siècle : enquête », dans *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle. XXXVIII^e congrès de la SHMESP (Cergy-Pontoise, Évry, Marne-la-Vallée, Saint-Quentin-en-Yvelines, 31 mai-3 juin 2007)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008, p. 71-92.

5. *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle*, *op. cit.*

6. C'est le cas d'Eliana Magnani qui, après une licence à l'université de São Paulo, a poursuivi ses études de maîtrise, DEA et doctorat à l'université de Provence – Aix-Marseille I et a ensuite intégré le CNRS, de Jérôme Baschet, qui alterne depuis 1997 son enseignement entre l'École des hautes études en sciences sociales de Paris et l'Université autonome du Chiapas à San Cristobal de Las Casas, et de Joseph Morsel, qui a enseigné comme coopérant français à Belém (Brésil) de 1987 à 1989 et qui a régulièrement assuré des enseignements de master à l'université de São Paulo.

7. Jérôme Baschet est l'auteur d'une œuvre abondante pour défendre l'insurrection zapatiste au Chiapas et réfléchir aux alternatives possibles au néolibéralisme : J. BASCHET, *La rébellion zapatiste. Insurrection indienne et résistance planétaire*, Paris, Flammarion, 2005 (réédition avec une nouvelle postface de l'ouvrage paru sous le titre *L'Étincelle zapatiste. Insurrection indienne et résistance planétaire*, Paris, Denoël, 2002) et plusieurs articles parus notamment dans les revues *Chiapas*,

scientifique manque cruellement à la plupart des ouvrages publiés ces dernières années ; nous tenions à la placer au cœur de notre entreprise. La teneur théorique et la difficulté de la langue de certaines contributions sont tout à fait assumées et nous semblent relever de l'exigence intellectuelle nécessaire pour soutenir la réflexion que nous souhaitons mener.

On pourra aisément reprocher le recrutement très partial des auteurs qui, en définitive, sont avant tout français et brésiliens, et le soubassement historiographique qui est très franco-allemand. Cela tient évidemment à l'origine des auteurs, aux lieux de leur formation et à leur ancrage institutionnel⁸.

Le Moyen Âge dont il est question ici est chrétien et occidental, il ne saurait en être autrement au risque de faire preuve d'euro-péo-centrisme. Ses balises chronologiques ne sont évidemment pas réductibles à deux dates fixes et les variantes de la construction/destruction de la civilisation médiévale à travers l'Europe occidentale ne sont pas ignorées. Mais là n'est pas notre propos. Nous ne cherchons pas ici à caractériser le Moyen Âge, mais nous souhaitons interroger les modalités et les implications sociales de l'activité intellectuelle qui consiste à le penser.

Notre ouvrage est constitué de trois parties rassemblant dix articles de longueur inégale. Aucune balise n'a été donnée aux auteurs, de telle sorte que chacun puisse développer sa réflexion à son aise, de la manière la plus libre possible. L'homogénéité de la longueur des contributions, courante dans les ouvrages collectifs bien qu'elle n'ait pas de fondement scientifique, n'a pas été envisagée ici puisque les textes n'ont pas la même nature et n'ont pas joué le même rôle dans le déroulement de la réflexion collective.

Contretemps, *Journal de la Société des américanistes*, *Problèmes d'Amérique latine*, *Actuel Marx*, *Ojarasca*, *Éditions papiers* ; références sur le site de l'auteur : <http://gahom.ehess.fr/document.php?id=505>. Gadi Algazi est de longue date un militant israélien pour la paix entre Juifs et Arabes et contre la colonisation des territoires occupés par Israël. Il fut l'un des premiers *refuzniks*. Son action écrite (notamment <http://www.monde-diplomatique.fr/2003/07/ALGAZI/10248>, <http://tarabut.info/en/articles/article/al-arakib-demolished/>) et sur le terrain lui a valu plusieurs emprisonnements et arrestations violentes, dont la dernière à l'heure où nous achevons de rédiger cet avant-propos (août 2010) : <http://tarabut.info/en/articles/article/Third-destruction-of-al-Arakib/>. Quant à l'engagement de Julien Demade, il se situe dans le cadre de son milieu professionnel, à travers sa participation active aux réflexions et mobilisations relatives à la recherche et à l'enseignement supérieur, envisagés comme lieux de production autogérés d'un bien commun.

8. Les deux seuls auteurs qui ne sont pas établis dans une institution universitaire française ou brésilienne, à savoir Gadi Algazi et Didier Méhu, sont étroitement liés au monde intellectuel franco-allemand. Gadi Algazi est docteur de l'université de Göttingen, Didier Méhu est docteur de l'université Lyon II et a effectué une partie de son cheminement doctoral avec la Mission historique française en Allemagne. En outre, Marcelo Cândido da Silva est docteur de l'université Lyon II et Luiz Marques est docteur de l'École des hautes études en sciences sociales de Paris.

Sous le titre *Inutilité et légitimation des études de la société médiévale*, la première partie rassemble les trois contributions qui étaient placées en ouverture du colloque et qui posent un faisceau de problèmes à partir desquels se sont organisées l'ensemble des discussions. C'est la raison pour laquelle elles sont nettement plus longues que les suivantes. Bien qu'empruntant des chemine-ments différents, elles présentent une cohérence certaine qui se caractérise notamment par une position politique du problème et par une dette à l'égard de l'œuvre épistémologique, critique et programmatique d'Alain Guerreau⁹. En premier lieu, Julien Demade a eu le courage de poser la question de la question du colloque en recherchant les motivations et les implications non-conscientes qui conduisent des médiévistes à s'interroger aujourd'hui sur la pertinence de leur métier et à apporter d'éventuelles réponses qui tiennent à la spécificité de leur champ d'analyse. Poser une telle question (« Pourquoi étudier le Moyen Âge au XXI^e siècle ? ») ne témoigne-t-il pas de l'intériorisation d'une position sociale d'infériorité, celle-ci situant la recherche de la pertinence de l'histoire (du Moyen Âge) dans la justification (donc la réponse à des critiques ou des attaques) plutôt que dans la gratuité de son exercice (comme de celui de toute activité intellectuelle) et la jouissance qu'elle procure ? S'appliquant à lui-même la réflexion critique qui l'a conduit en 2007, dans *Le Moyen Âge est un sport de combat*, à proposer une tentative de légitimation sociale de l'histoire en général et de l'histoire du Moyen Âge en particulier, Joseph Morsel a bien voulu revenir ici sur le sens de sa démarche, l'évaluer, la critiquer et analyser le sens social des réactions suscitées par son ouvrage. Il met également en question l'objet « Moyen Âge » en tant que tel, au profit de l'objet « société médiévale », réclamant par conséquent une modification de la question séminale du colloque. Retournant sur le terrain de l'adaptation des médiévistes à ce qu'il est convenu d'appeler la « demande sociale », Didier Méhu a analysé plusieurs tentatives récentes de légitimation de la pertinence des études médiévales et, à la lumière de son expérience des systèmes universitaires canadien et français, s'est interrogé sur les modalités pratiques et les positions critiques à adopter face aux sollicitations des médiévistes venues de l'extérieur du milieu universitaire.

9. Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, Seuil, 2001, et les prolongements qu'il en a donnés à l'invitation de collègues de l'université de Lisbonne en septembre 2008 : ID., « Situation de l'histoire médiévale (esquisse) », *Medievalista online*, 5, 2008, <http://www2.fcsh.unl.pt/iem/medievalista/MEDIEVALISTA5/PDF5/01-Alain-Guerreau.pdf>.

La seconde partie rassemble deux contributions qui traitent des relations entre *histoire médiévale* et *sciences sociales*. L'articulation entre la réflexion sur le positionnement social de l'histoire (médiévale) et son inclusion dans le champ des sciences humaines et l'analyse rétro- et introspective de sa propre expérience au sein de l'université brésilienne est au cœur du chapitre rédigé par Néri de Barros Almeida, afin d'en tirer des enseignements pour la construction d'une histoire médiévale émancipée et consciente de ses présupposés méthodologiques. Loin de la position suiviste qui fut celle de beaucoup de chercheurs brésiliens à l'égard notamment de l'historiographie française et d'une démarche mal émancipée de la Nouvelle Histoire qui se proclamait outre-Atlantique, il s'agit alors de poser les bases d'un renouvellement historiographique qui pense ses objets et sa méthodologie dans un dialogue constant et percutant avec les autres sciences sociales. À la lumière des livraisons de la revue *L'homme* des cinquante dernières années, Eliana Magnani poursuit ce dialogue interdisciplinaire en explorant les relations impensées des anthropologues avec la médiévistique et la manière dont ces relations ont pu contribuer à construire certains concepts des sciences sociales. Il en ressort clairement le constat d'un désintérêt massif des anthropologues, du moins jusqu'à une période très récente, à l'égard de la civilisation médiévale, alors même que les médiévistes français, notamment marqués par le structuralisme, tentaient d'emprunter des schémas d'interprétation à l'anthropologie pour construire leur propre objet.

Le Moyen Âge occidental constitue une figure de la pensée historique dont il importe de comprendre les mécanismes de production afin d'être en mesure d'en faire un objet de la connaissance rationnelle. L'un des nœuds de la science historique réside dans la pensée de la dynamique de la société et dans le changement social, dont les grandes périodes historiques constituent des cristallisations intellectuelles, plusieurs fois discutées depuis la naissance de la science historique à la fin du XVIII^e siècle. Mais en amont de la périodisation et de la signification de celle-ci, il importe de s'interroger sur les mécanismes intellectuels de production des représentations qui induisent la construction de certaines périodes, et donc des rapports au passé que nous entretenons avec ces segments réifiés de l'histoire. Aussi, sous le titre *Champs, coordonnées et usages des « âges moyens »*, la troisième section de l'ouvrage constitue-t-elle une tentative d'analyse de la pratique du métier de médiéviste en interrogeant plus spécifiquement les relations entre les structures de la société contemporaine et les modalités de l'écriture de l'histoire du Moyen Âge. Gadi Algazi propose de voir dans notre « Moyen Âge » une variante parmi d'autres d'un processus de l'imagination historique qui consiste à produire des « âges moyens » et des « reliques vivantes », soit des segments du passé qui sont à la fois révolus

mais présents, vénérables et éventuellement récupérables pour construire la pensée du présent, de nos valeurs, du sens de l'histoire. Il reconnaît ces deux figures de l'imagination historique à travers l'écriture de l'histoire du Moyen Âge depuis les humanistes jusqu'à nos jours, en passant par les ruralistes allemands de la première moitié du XIX^e siècle. S'agissant de la construction chronologique du « Moyen Âge » et de ses relations avec les modes d'organisation sociale qui l'ont précédé ou suivi dans l'histoire occidentale, Luiz Marques propose une réflexion renouvelée sur les transformations qui ont affecté l'Empire romain entre le milieu du II^e et le début du IV^e siècle et sur les incidences qu'elles ont eues sur la formation d'un nouveau type d'organisation sociale. Revenant au titre du colloque, *Pourquoi étudier le Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Marcelo Cândido da Silva effectue un déplacement chronologique et géographique qui consiste à s'interroger sur la pertinence de l'étude du haut Moyen Âge au Brésil au XXI^e siècle. Il part d'une réflexion sur les mésusages de certains segments de l'histoire médiévale, qu'il s'agisse de construire une continuité discutable entre la civilisation tardo-médiévale et les sociétés coloniales d'Amérique, ou d'établir les racines des nations contemporaines dans les faits politiques des rois francs, pour proposer une révision de certaines considérations classiques relatives à la société occidentale du haut Moyen Âge (à l'exemple des Francs), remettre en question certains concepts selon lesquels ces sociétés sont perçues (notamment la dichotomie public-privé) et réarticuler les modes d'appréhension des relations sociales de cette période. La distance géographique et historiographique de l'historien brésilien apparaît alors comme un avantage potentiel pour se détacher des constructions impensées bâties par les historiens-héritiers des hommes du Moyen Âge. S'attardant sur l'aval de la période médiévale, Jérôme Baschet prolonge ensuite les réflexions qu'il avait entamées ailleurs sur les relations entre la dynamique de la civilisation médiévale, son expansion en dehors de l'Europe et la construction de la modernité. « Entre le Moyen Âge et nous » existe une double relation d'engendrement et de rupture sur laquelle il nous invite à nous pencher, afin de mieux comprendre la constitution et la dynamique propre de la société occidentale, et donc d'être davantage en mesure de penser le dépassement des modes d'organisation sociale qui sont les nôtres. Enfin, la contribution de Pierre Chastang peut se concevoir comme une ouverture vers le futur des études médiévales, dans la mesure où il examine les modalités nouvelles et les implications scientifiques et heuristiques de l'étude des documents écrits du Moyen Âge à l'ère des technologies informatiques et des possibles mises en relation virtuelle des objets originaux, de leur contenu textuel, visuel, matériel et hypertextuel.

Au-delà d'un projet commun et des cohérences que cet avant-propos entend souligner, il convient évidemment de ne pas masquer les divergences inévitables, voire les contradictions qui relèvent de l'écriture d'un livre collectif. Le lecteur attentif saura les reconnaître. Nous n'avons jamais voulu les nier ni les mettre au second plan, mais au contraire en faire un point de départ pour la discussion ; celle-ci fut tonique et constructive lors de la rencontre de São Paulo ; elle devra se poursuivre au-delà de cet ouvrage. Le débat que nous ouvrons ici se veut critique, autoréflexif et dynamique. Nous souhaitons que les critiques et prolongements qu'il suscitera se situent sur ce même terrain et pas seulement dans le champ autodéterminé de la « médiévistique ». La question que nous posons ne se situe évidemment pas en dehors de l'espace public mais au cœur de la réflexion sur les manières de construire une société libre qui assume pleinement les déstabilisations nécessaires produites par l'activité intellectuelle.

Didier MÉHU, Néri de BARROS ALMEIDA
et Marcelo CÂNDIDO DA SILVA
Québec, Campinas et São Paulo, août 2010.